Mouvances Francophones

Volume 3, Issue 1 2018

Fictions des origines

Aux origines de la nation algérienne.
Mohamed Sadoun, *Débâcle* (2017)

Prof. Amina Azza Bekkat, Université de Blida 2,
Algérie

aminabekkat@yahoo.fr

DOI 10.5206/mf.v3i1.4572

Aux origines de la nation algérienne

Ne demandez jamais l'origine d'un homme ; interrogez plutôt sa vie, ses actes, son courage, ses qualités et vous saurez ce qu'il est. Si l'eau puisée dans une rivière est saine, agréable et douce, c'est qu'elle vient d'une source pure.

Abdel Kader

En guise de prologue

L'histoire commence par une parabole que l'on doit à Ibn Tufayl,¹ esprit universel né il y a plus de neuf cents ans dans cette Andalousie tant regrettée. Un pauvre hère était épris d'une princesse dont le frère froid et cruel refusait la main à tous les prétendants. Transgressant l'interdit, la princesse épousa le Vigilant en secret et de cette union naquit Le Vivant, Notre héros.

Craignant d'être découverte, la princesse mit son nourrisson dans un coffre et le confia à la mer. La marée l'emporta jusqu'à une île qui n'avait jamais connu de bipède. Il y fut élevé par une gazelle jusqu'à l'âge adulte. Mais l'absence des hommes lui interdit à jamais la transmission. Il dut se réinventer et réinventer avec lui toute la nature humaine. Cette histoire est destinée à tous ceux qui ignorent leur passé et qui vivent sans regarder en arrière.²

C'est ce souci de la transmission qui anime le roman écrit par Mohamed Sadoun, *Débâcle* (2017).

La verte tribu³

Débâcle raconte la désagrégation d'une tribu bédouine de l'ouest algérien, les Doui Aissa de la grande confédération des Beni Ameur à compter de l'arrivée des premiers soldats français dans la région, à travers le destin de Si Messaoud et de ses descendants. La colonisation entraînera la destruction d'un mode de vie ancestral resté inchangé depuis des siècles. Le récit mêle des événements historiques aux personnages fictifs selon la plus pure tradition du roman historique. Les six enfants de Si Messaoud, et de Zohra son épouse, cinq garçons Youcef, Jelloul, Slimane, Tayeb et Abderrahmane et une fille, la joyeuse Yamina, vont être mêlés aux bouleversements historiques qui les mèneront sur des chemins divers, de l'Algérie au Maroc et de l'Algérie jusqu'en Syrie sur les traces de l'Emir Abdel Kader.

Le roman national⁴

¹ Ibn Tufayl [Abubacer] auteur d'*Hayy Ibn Yaqzan* (*The Living Son of the Vigilant* [*Le fils survivant du Vigilant*]), ed. L. Gauthier, Beirut : Catholic Press, 1936 ; trad. L. Goodman, *Ibn Tufayl's Hayy Ibn Yaqzan, a Philosophical Tale*, New York : Twain Publishers, 1972 est un livre de philosophie répertoriant les étapes de la connaissance. Cet auteur né à Wadi Ash (Guadix), en Espagne près de Grenade, est mort au Maroc en 581 (année de l'hégire A.H.) 1185 (A.D.).

² Mohamed Sadoun, *Débâcle*, Alger, Casbah éditions, 2017, p. 20. Les numéros de pages entre parenthèses renvoient au roman étudié.

³ La verte tribu est le nom donné par Mostefa Ben Brahim, chantre de la tribu des Beni Ameur. Le poète sera évoqué dans le roman, car il représente la mémoire de sa société et le porte-drapeau d'une culture orale vivante, dans Abdel Kader Azza *Mostefa Ben Brahim*, barde de l'Oranaïs et chantre des Ben Ameur (Alger, ENAG, 2011).

⁴ L'expression *roman national* est apparue sous la plume de Pierre Nora en conclusion de son volume multi-auteurs, qui est originellement publié en 1984, *Les Lieux de mémoire*. Cette expression est construite sur le modèle du roman

L'Histoire récente de l'Algérie⁵ (que l'on appelait autrefois le Maghreb central) est marquée par deux événements majeurs : au 19^{ème} siècle le combat de l'Emir Abdel Kader contre l'occupant français qui devait se terminer par sa reddition⁶ en 1847 et au 20^{ème} siècle, la Révolution ou Guerre de Libération nationale qui mena en 1962, le 5 juillet, à l'indépendance du pays après 7 ans et demi d'une guerre meurtrière qui coûta la vie à un million d'hommes du côté algérien.⁷

Ces deux combats menés contre les Français, au début et à la fin de leur présence en Algérie, catalysent le sentiment de fierté nationale et mettent en valeur les hommes courageux⁸ qui ont souvent payé de leur vie leur détermination et leur abnégation. Il y en eut beaucoup d'autres plus ou moins importants car jamais les Algériens ne se sont soumis sans résister depuis Le légendaire Jugurtha, qui combattit la présence romaine (entre 111 et 105 av J-C).

Ces faits d'armes sont repris dans les livres d'histoire et sont racontés aux enfants des écoles pour mieux asseoir le sentiment d'appartenance à leur pays. Evidemment, dans cette bataille idéologique, des événements sont passés sous silence ou volontairement déformés car ce besoin de construire un « légendaire commun »⁹ ne doit être obstrué par aucune révélation gênante. Et très souvent c'est la littérature qui prend le relais pour rétablir des faits ou contredire *le roman national* élaboré pour construire un destin commun.¹⁰ Selon Pierre Nora, ces topoï de la mémoire collective, ce sont les lieux où une société quelle qu'elle soit, nation, famille, ethnie, consigne ses souvenirs ou les retrouve comme partie nécessaire de sa personnalité. Ce sont des lieux topographiques, monumentaux, symboliques ou fonctionnels.¹¹

En 2017 paraît à Alger un texte de 430 pages écrit par un fonctionnaire établi en France, mais originaire d'Algérie, Mohamed Sadoun. Le titre *Débâcle* annonce déjà une conclusion funeste, ce qui se confirmera à la lecture. Le roman narre la vie d'une famille de bédouins appartenant à la tribu des Beni Ameur établie en Oranie dans la région de Sidi Bel Abbès. Leur mode de vie traditionnel va être complètement bouleversé par la venue des Français et leurs ambitions coloniales. Les six enfants de la famille de Si Messaoud, le père, seront atteints de manières différentes par les transformations de leur société, ce qui permettra à l'auteur d'embrasser une large partie des problèmes de l'époque. Ce roman peut se lire comme une histoire romancée des origines.

Débâcle

familial, que l'on doit à Freud, qui renvoie à la façon qu'ont les enfants de fantasmer l'histoire de leur famille pour mieux supporter la réalité.

⁵ Le nom Algérie transcrit de l'arabe daterait de 1831, et en arabe el Djazair signifie les îles.

⁶ Ce terme est jugé parfois offensant pour un guerrier aussi valeureux.

⁷ C'est le 6 juillet 1966 que les restes de l'Emir Abdel Kader, réclamés par le gouvernement algérien à la Syrie arrivent à Alger. Le chef de l'état Houari Boumédiène est en première ligne et porte lui-même le cercueil de celui qui va devenir le héros de la nation. On saura par la suite que dans le cercueil ne se trouvent que des reliques, le gouvernement syrien, avec l'accord de la famille, n'ayant pas voulu aller à l'encontre du vœu affirmé par l'Emir de demeurer à côté de son maître spirituel Ibn Arabi. In Yahia Belaskri, *Abdel Kader, le combat et la tolérance*, Paris, Magellan et Cie, 2016.

⁸ Sans oublier tous les jeunes Français qui ont péri pour un combat dont ils ignoraient tous les enjeux.

⁹ L'expression est d'Antoine Prost dans *Douze leçons sur l'Histoire* (Paris, Seuil, 1966) p. 28. Les pays africains, dans leur ensemble, après des années de joug colonial, alors que leur identité avait été bafouée voire complètement niée, et qu'ils étaient décrits comme des sociétés an-historiques ont eu à cœur de se reconstruire en mettant en avant les grandes figures historiques de leur passé.

¹⁰ Rachid Boudjedra présente sa propre version de la Révolution algérienne dans *le Démantèlement* (Paris, Denoël, 1982).

¹¹ In *La Nouvelle Histoire* sous la direction de J. Le Goff, Retz 1978, p. 401.

Le récit commence par la naissance d'un enfant, un fils, dans la tente de si Messaoud. La mère prépare un repas traditionnel pour la fête de *Yennayer*, le nouvel an berbère, quand elle est interrompue par les douleurs de l'enfantement. Mélange de fruits secs et de céréales, ce repas doit apporter la prospérité aux Doui Aissa, faction des Beni Amer. Malgré la joie des préparatifs, l'inquiétude rôde car des rumeurs persistantes font état de menaces. Et de fait, cet heureux événement est terni par la venue d'un cavalier qui annonce la nouvelle que tous redoutent. Oran est tombée aux mains des Français. Nous sommes en janvier 1831. L'année précédente, Alger a été prise, et le Turc le Dey Hussein a été exilé, mais désormais la menace se rapproche des Beni Amer, orgueilleuse tribu de l'Ouest algérien, fière de sa liberté et soucieuse de garder ses habitudes ancestrales.

Le grand Ibn Khaldoun les avait décrits comme « un nuage de sauterelles », craints, mais aussi admirés pour leur culture et leur mode de vie purement bédouine, l'éloquence de leurs poètes, l'élégance de leur allure, et la bravoure de leurs cavaliers (p.32). Le *goual*¹² de la tribu chantait leurs exploits guerriers et leur verve oratoire. Les hommes s'interrogent sur l'arrivée de ces Français qui viennent troubler un pays qui vivait très bien sans eux. Qui étaient-ils ? Plus puissants que les Espagnols et précédés de la réputation de leur plus glorieux représentant, Bonaparte, pendant sa campagne d'Égypte. Que faire pour s'en protéger ? Faire allégeance au sultan de Fès Moulay Abderrahmane ben Hisham et lui demander protection ? c'était courir le risque de remplacer une tyrannie par une autre.

Des prédictions se répandent qui annoncent la venue d'un nouveau sultan, Abdelkader le fils de Mahieddine El Hassani, descendant du prophète Mohamed d'après la tradition locale et familiale, responsable religieux de la grande tribu des Hachem, cheikh de la Qadiriya, puissante confrérie religieuse installée dans cette région agricole de l'Oranie. Sidi Abdelkader Jilani fondateur de la voie¹³ tidjaniya serait apparu en rêve au père, qui pria sur sa tombe à Bagdad : « *Le sultan est celui qui s'occupe des chevaux et qui va, un jour, commander à tout l'occident musulman* » (p.37)¹⁴. Ce rêve prémonitoire désigne le jeune homme comme le futur chef. Il est en effet passionné par les chevaux. Comme le remarque Bruno Etienne qui consacra plusieurs œuvres à l'Emir :

*Sa passion pour les chevaux se développe dès son plus jeune âge et le conduit à visiter les tribus et les souks dans toute la région, à assister aux grands moussem, vastes réunions périodiques qui marquent les fêtes autant tribales, commerciales que religieuses [...] Le prophète a d'ailleurs déclaré : « celui qui a un cheval arabe et l'honneur, Dieu l'honorera ! »*¹⁵

Mais le jeune homme dont l'éducation a été particulièrement soignée par son père excelle aussi dans d'autres domaines. Il a appris très tôt le Coran par cœur avant de s'atteler à l'étude de la *Sunna*, la tradition prophétique et des *Hadith*, au fondement de la religion. Il passe une bonne

¹² Le *goual* appelé parfois meddah est assez comparable au griot d'Afrique subsaharienne, ou au trouvère et troubadour de la France médiévale. Il est attaché au service d'une famille dont il chante les exploits en les embellissant souvent. Il est la mémoire de la tribu. Certains, plus doués comme Mostefa Ben Brahim, dont il sera question dans le texte, ont tant d'influence que ses vers sont chantés par tous. De nos jours, malgré les incertitudes de la transmission orale, ils sont repris dans des chansons encore en vogue.

¹³ La voie tidjaniya ou tariqa tidjaniya est l'une des voies des soufis, c'est à dire les mystiques musulmans. La Voie permet au Soufi de tendre son âme, de se rapprocher de l'Être suprême, pour finalement s'absorber en lui. Mahieddine dirige la Kadiria qui s'inscrit en droite ligne dans la philosophie d'El Djilani.

¹⁴ Cette prédiction aura une grande importance sur le destin de l'Emir.

¹⁵ Bruno Etienne et François Pouillon, *Abdel Kader, le magnanime*, Paris, Découvertes Gallimard, institut du monde arabe, 2003, p.16.

partie de son temps à des exercices mystiques mais il s'attachera surtout à approfondir ce qui va constituer l'axe central de son existence, la science soufie, *ilm es soufi*. Il est aussi poète. Lorsqu'il est investi de cette lourde responsabilité, le jeune homme plus attiré par l'étude et la méditation exprime ses hésitations, mais en homme de devoir et en musulman convaincu, il accepte cependant.

L'un des fils de Mahmoud, le courageux Jelloul, athlète accompli et preux combattant assiste à la prise de pouvoir du jeune Abdelkader (p.53). Celui-ci commence par dire que tous les habitants, toutes les tribus ont convenu de lui confier l'autorité suprême. Et il poursuit :

En conséquence, et bien que je m'en sois énergiquement défendu, j'ai décidé d'assumer cette lourde tâche, dans l'espoir d'être le moyen d'unir la communauté des Musulmans, d'éteindre leurs querelles intestines et d'apporter une sécurité générale à tous les habitants de ce pays, de mettre fin à tous les actes illégaux perpétrés par les fauteurs de désordre contre les gens honnêtes de refouler et de battre l'ennemi qui envahit notre territoire dans le but de nous imposer son joug. Comme condition à mon acceptation, j'ai imposé à ceux qui m'ont délégué le pouvoir suprême, le devoir de toujours se conformer dans toutes leurs actions, aux saints préceptes et à l'enseignement du Livre de Dieu et de rendre la justice, dans leur ressort respectif, suivant la loi du Prophète, loyalement et impartialement, au fort et au faible, au noble et au vertueux. Ils ont souscrit à cette condition. Je Vous invite donc à confirmer votre promesse et le contrat passé entre nous. (54)

Cela se passe le 21 novembre 1832, c'est la bay'a (al-mubaya'a) l'investiture.

Les querelles qui divisent les ordres religieux, ceux qui appartiennent à l'obédience tidjani et les derkaoua sont connues. Le jeune Emir entend les effacer pour offrir un front commun à la conquête française. Mais les traditionalistes ne sont pas de cet avis, ils entendent rester fidèles à leurs traditions.

Abdel Kader ne peut admettre que les membres de la confrérie tidjaniya résistent et continuent à désobéir à ses ordres malgré toutes ses tentatives. Il décide alors de détruire la ville d'Ain el Madhi. La ville sera rasée le 12 janvier 1939.¹⁶ Tous ces faits sont racontés dans le roman pour mieux situer l'arrière-plan historique.

Les colonnes de la mort

Au cours d'escarmouches et de combats, les bédouins se défendent tant bien que mal. Mais la répression est féroce. Par représailles contre ceux qui ont osé les attaquer, l'armée française met le feu aux récoltes et assassine le chef le vieux Doui Aissi. Personne ne réagit tant l'offense est grave et inattendue.

La menace qui planait sur leurs têtes depuis dix ans se matérialisait sous la forme de cette statue revêtue d'une tunique bleue et d'un pantalon rouge le long duquel pendait un sabre inquiétant. Les enfants qu'on menaçait de la venue du béni asfor¹⁷ s'ils ne dormaient pas, étaient les plus terrorisés par ce spectre. (p.95)

La tribu est tétanisée. Elle venait d'assister, impuissante, à la destruction de son univers (p. 95). Le maréchal Bugeaud, de sinistre réputation, avait donné l'ordre de détruire les récoltes :

Le but n'est pas de courir après les Arabes, ce qui est fort inutile ; il est d'empêcher les Arabes de semer, de récolter, de pâturer, de jouir de leurs champs dans votre zone ; Allez tous les ans leur brûler leurs récoltes, ou bien exterminatez-les jusqu'au dernier. (p. 98)

¹⁶ Ces faits sont souvent cachés car ils seraient susceptibles de ternir la réputation de l'Emir.

¹⁷ Beni Asfor surnom donné aux Français à cause de leur teint jaunâtre.

Ces mots seront repris dans beaucoup de ses discours.

Bugeaud, dont le nom sera déformé par les Arabes en Bijo,¹⁸ débarque en Algérie le 6 juin 1836, aux bouches de la Tafna. Thomas Robert Bugeaud de la Piconnerie est un prévaricateur, un calomniateur qui a déjà tué un député en duel et massacré les amis parisiens des canuts de Lyon. Il va appliquer en Algérie des méthodes qui vont le rendre tristement célèbre. Sa première rencontre avec le jeune Abdel Kader se produit au confluent de deux rivières, l'Oued Isser et Sikkak. Le bilan est désastreux pour l'Emir qui subit des pertes immenses. Bugeaud continue sa campagne en appliquant des méthodes terrifiantes que ne désavouent pas ses hommes. Saint Arnaud écrit le 18 juin 1844 :

*Je ne laisserai pas un seul arbre debout dans leurs vergers, ni une tête sur les épaules de ces misérables Arabes [...] Je brûlerai tout et je les tuerai tous.*¹⁹

Le fils de Messaoud, Djelloul, en parle en ces termes :

Je suis un cavalier de l'armée de l'Emir et depuis douze ans, je me bats à ses côtés, je mange et je dors sur ma selle [...] Bijo a décidé de nous détruire tous. On dit qu'il se comporte avec la plus extrême brutalité, affamant tuant, détruisant. (p. 107)

C'est en combattant avec l'armée marocaine contre les troupes de Bugeaud qu'il trouvera la mort. Mais la nouvelle de son trépas qui ne parvient que bien plus tard dans sa famille sera accueillie sans expression de douleur tant la misère et la souffrance étaient devenues quotidiennes. « *Il n'y avait plus de larme à verser, plus de vie à chérir, plus de limite à franchir dans le désespoir* » (p. 110).

La dépossession des tribus

La paysannerie algérienne est privée de sa seule fortune : la terre. Les mesures d'expropriation, de séquestre et de confiscation sont accompagnées de lourdes amendes infligées aux tribus parce qu'elles étaient entrées en guerre à différents stades de l'invasion française.²⁰

La famine devient pour certains un moyen de combattre les habitants du pays.²¹ La sécheresse sévit. Les maladies comme le typhus et le choléra accentuent la détresse des hommes. C'est l'apocalypse. Les hommes errent en tous sens à la recherche d'une maigre pitance ou affluent vers les villes d'où ils sont chassés. Le 19^{ème} siècle connut des malheurs immenses auxquels s'ajoutent de violents tremblements de terre et des invasions de sauterelles et de criquets.

Jamais auparavant le monde agricole algérien n'avait souffert de disette, grâce à la présence de « matmoras », sortes de silos enfouis qui servaient de réserves. Les contingents de l'Emir y trouvaient leur nourriture. Mais les colonisateurs, pour réaliser rapidement de gros profits, vident

¹⁸ Bruno Etienne, *Abdel Kader, isthme des isthmes*, Paris, Hachette Littératures, 2003, pp 166-167.

¹⁹ Bruno Etienne, *Abdel Kader*, Paris, Hachette, 1994, p. 208.

²⁰ Amar Belkhouja, *Misère, crimes et famine en temps coloniaux*, Alger, El Kalima éditions, 2013.

²¹ Un parlementaire, écrivain renommé, Alexis de Tocqueville, connu pourtant pour sa modération s'exprimait ainsi à l'Assemblée nationale : « Je crois de la plus haute importance de ne laisser subsister ou s'élever aucune ville dans les domaines d'Abdel Kader et de détruire tout ce qui ressemble à une agrégation permanente de population. » Dans Olivier Le Cour Grandmaison, *Coloniser, exterminer*, Paris, Arthème Fayard, 2004, Alger Casbah Editions, 2005, p. 8

ces réserves, condamnant les paysans au dénuement le plus total. La faim rodait.²² Les hommes privés de toute nourriture étaient plongés dans l'indignité.

L'agonie était lente comme si la mort hésitait à venir chercher cette chose malodorante, tremblante et suante, qui ne ressemblait plus tout à fait à un être humain sans se résoudre pour autant à devenir une bête. (p. 99)

Les mouvements migratoires se déclarent partout dans le pays. Les éprouvantes marches se terminent souvent par des agonies pour ceux qui n'ont plus la force de poursuivre le chemin de l'incertitude et de la détresse.

L'insouciance et l'indifférence affichées par les pouvoirs publics et la communauté européenne s'inscrivent tout naturellement dans le programme déjà annoncé en 1847. Qui recommandait de laisser périr les indigènes par la famine en cas de disette.²³

Le général Bugeaud continue son combat et écrase l'armée marocaine.

Le mari de Yamina succombe dans une attaque tout à fait désespérée de la redoute de Sidi Bel Abbès. On ne peut manquer d'être saisis de pitié devant la méconnaissance de ces jeunes hommes peu informés de la supériorité des soldats français. Les Beni Amer vont être l'objet de représailles terribles. Ils sont désormais isolés, car l'Emir, depuis la prise de la smalah,²⁴ s'est réfugié sur les terres du sultan de Fès. On pense à lui comme le nouveau sultan de Fès car il est nimbé de la gloire des combats menés. Abdel Kader exhorte alors les tribus à quitter le pays et à se réfugier au Maroc. Il ne fallait pas venir en aide aux nouveaux colons et la région fut entièrement désertée.

Ils se mettent alors en marche au prix de souffrances extrêmes. La misérable troupe mit plus de trois mois à atteindre l'Est du Maroc. Affaiblis par les privations, beaucoup d'entre eux étaient morts. Mais à l'arrivée au Maroc, ils comprirent qu'ils ne pourraient rejoindre l'Emir. Ils étaient prisonniers du territoire marocain.

Le sultan du Maroc ne veut surtout pas que les tribus combattent les Français à partir de son territoire. Il leur accorde des terres à cultiver dans une région montagneuse au Nord de Meknès le Zerhoun. Mais « le sol ingrat du Zerhoun refusa de donner sa manne » (p. 153). Les loques humaines s'entêtaient à essayer de tirer leur pitance de ce sol. Mais vaincus par la misère et la famine, ils tombaient l'un après l'autre. Les pierres tombales se multipliaient à mesure que les tentes disparaissaient.

Le temps où la vie de chacun était réglée minutieusement suivant sa lignée, son sexe et son âge s'était évaporé sous le brûlant soleil de la défaite et de l'exil. La mécanique bien huilée, qui voyait les enfants étudier sous la férule du derrar tandis que les adultes

²² Jusqu'au début du 20^{ème} siècle, les descriptions du peuple algérien mentionnent la faim. Albert Camus en parlait dans *Misères de la kabylie* et Mohammed Dib en fait une description hallucinée dans *L'incendie*. Les rues de la ville sont envahies de cohortes de mendiants qui qui s'évanouissent le soir venu comme s'ils avaient été absorbés par la terre.

²³ Amar Belkhodja, *op. cit.*, p.32.

²⁴ La smalah de l'Emir a pu être définie comme une agglomération itinérante. Lorsque toutes les villes de l'Emir eurent été détruites et surtout sa capitale Tagdemt, celui-ci eut l'idée de construire une capitale mobile parfaitement structurée en cercles concentriques dont le centre était sa propre tente qui contenait sa bibliothèque. Au début de 1843, cette immense cité de plus de 339 douars compte entre 60000 et 70000 âmes. Tout autour se placent les autres campements des principaux collaborateurs aux réfugiés. Du centre, l'Emir peut embrasser l'ensemble d'un seul coup d'œil. La zaouya est un ensemble qui tient à la fois de l'école et de l'hôpital, d'hôtel et de lieu de refuge. Son nom vient de l'arabe *zaouia* qui signifie angle : Elle est située à l'intersection de deux lignes, celle qui symbolise l'aspect matériel et l'autre l'aspect spirituel. On y pratique l'étude du Saint Coran, mais c'est aussi un refuge, un hôpital, un hôtel. La smala obéissait à une organisation rigoureuse.

dans la force de l'âge subvenaient aux besoins de la tribu et que les vieillards prenaient les grandes décisions la concernant, s'était ensablée sur les chemins chaotiques de la grande migration. La tribu n'en était plus une. (p. 174)

Le 23 décembre 1847 à la suite de la défection de nombreuses tribus exsangues, craignant pour la vie des siens, Abdelkader franchit la frontière pour se rendre aux Français. Il était certes très affaibli mais il voulait surtout protéger les survivants.

Conclusion

Ce roman retrace le parcours de cette famille respectée de tous qui se trouve projetée dans la tourmente de son époque. L'auteur a habilement choisi de situer l'action dans l'Ouest algérien où Abdelkader résista pendant 15 ans (1832-1847) à un occupant supérieur en armes et en nombre et animé de la volonté de réduire à tout prix²⁵ les tribus récalcitrantes.

L'épopée de l'Emir a fondé la nation algérienne rassemblée autour de cet homme connu pour son charisme et ses grandes qualités morales. C'est tout naturellement que le nouvel état qui naissait en 1962, après 7 ans et demi d'une lutte acharnée, se plaça sous le parrainage de ce valeureux combattant. La suite de son histoire après la fin des combats est plus controversée. Après un séjour éprouvant en France, à Toulon et au château d'Amboise, Abdel Kader fut enfin conduit en Syrie, vœu qu'il avait formulé lors de sa reddition. C'est Louis-Napoléon Bonaparte avec qui il avait entretenu une longue amitié qui honora enfin la promesse qui lui avait été faite. Comme il l'avait déclaré, il n'eut plus aucune relation avec son pays d'origine, l'Algérie.

Mais en 1860, alors que des émeutes se déclaraient à Damas et que les chrétiens étaient assassinés dans les rues de la ville, l'Emir offrit la protection de ses murs et de ses gardes à tous ceux qui voulaient se réfugier auprès de lui. Un des personnages du roman se trouve alors à Damas. C'est Larbi de la troisième génération qui va à la recherche de son père. Il est surpris de l'état de la capitale syrienne. Des émeutes anti-chrétiennes menées par des Druzes musulmans ont éclaté dans la ville. « *La barbarie était à chaque coin de rue [...] la ville n'était que violence, rage et douleur* » (p. 326). Une femme lui indique un chemin « *Par là juste à côté de la grande mosquée. De nombreux chrétiens s'y sont réfugiés. Ils sont défendus par la garde d'Abdel Kader El Djazairi* » (p. 327).

L'émir prend attache avec les chefs religieux pour leur demander d'appeler au calme dans leurs prêches et il n'hésite pas à sortir dans les rues avec ses hommes. Il mobilise plus de mille hommes, tous Algériens, pour protéger les Chrétiens. Ils en sauvent plus de douze mille d'une mort certaine. A tous ceux qui le félicitent, il répond qu'il a agi par fidélité à la foi musulmane et pour respecter *les droits de l'humanité*.²⁶ C'est cet acte de générosité et de simple humanité qui lui valut les éloges de tout le monde occidental. La France lui donna la légion d'honneur (Grand Croix) et il ne cessa de rester fidèle à ses engagements se consacrant désormais à la prière et à l'écriture.

Le 24 mai 1947, le jeune Kateb Yacine âgé alors de 17 ans prononçait une conférence sur *Abdelkader et l'indépendance algérienne* à la salle des Sociétés savantes à Paris. Il commence par relater l'épopée de l'Emir sans oublier de souligner ses qualités morales. Et après avoir exposé la triste période qui s'en suivit, il commente

²⁵ Les épisodes les plus tragiques sont les enfumades du Dahra. Toute une tribu réfugiée dans une grotte sera exterminée par l'émanation de gaz toxiques dégagés par des feux placés à l'entrée.

²⁶ Cette expression entre en résonnance avec celle qui sera utilisée au 20^{ème} siècle de *Droits de l'Homme* issus du 18^{ème} siècle.

Le combat pour l'indépendance commencé par Abdel Kader continue, a toujours continué. Depuis un siècle un peuple lutte et crève dans l'ombre, coupé des peuples amis, réduit à son seul horizon ²⁷[...] à Paris nous pouvons parler un peu, déchirer ce linceul d'infamie dans lequel on prétendait nous enterrer vivants.

Kateb achève sa conférence en demandant au peuple français d'aider les Algériens à obtenir leur indépendance. C'est donc dans la lignée des combats de l'Emir que le 1er Novembre 1954 débutait la Révolution algérienne qui devait conduire à l'Indépendance.

Comme nous l'avons dit plus haut, la mythologie construite autour de l'Emir a aidé les Algériens à retrouver leur fierté. Sa figure d'homme intègre et de musulman convaincu a servi à fonder la jeune nation algérienne.

Amina Azza Bekkat
Université de Blida 2

²⁷ Ce sont ces mêmes arguments qui seront utilisés pour décrire la lutte contre le terrorisme qui ravagea l'Algérie de 1992 à 2000. On parlait de Guerre à huis clos, les étrangers détournant le regard. Les Algériens se retrouvaient pris au piège des intégristes sanguinaires.